Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 40

Artikel: Un singulier langage : [1ère partie]
Autor: Reymond, R.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217500

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

heur et la liberté leur vaudront mieux que tout.

Suzette. — Et, s'ils allaient ne pas être contents ?

Mme Morel. — Avec ça ! Moi, je vous en réponds.

Suzette. — Mon Auguste qui est tant habitué à mes petits plats...

Mme Morel. (Finement). — Il les appréciera d'autant plus quand il aura goûté autre chose.

Suzette. (Presque vaincue). — Monteh, monteh, vous me bouleversez toute avec vos idées...

Mme Morel. — Tant mieux, c'est bon signe ! Vous me remercierez, Suzette, vous verrez ! *(On entend un coup de sonnette.)*

Suzette. — Euh, les voilà ! Ne partez pas, Madame Morel, je me sens toute abandonnée !

Mme Morel. — Mais, je ne veux pas rester ici. Je vais vite dans cette chambre et je m'en irai quand ils seront dedans. *(Elle disparaît à droite, tandis que Suzette sort au fond.)*

M. Matter-Estoppey.

LE COMPTOIR DE 1922

Il pleuvait. Le Comptoir, sous la brume imprécise,
Apparaissait maussade, ainsi qu'une prison.
Après l'averse grise, une autre averse grise
Alourdissait les plis des drapeaux. Un frisson
Secouait les tilleuls, au long des avenues.
Il pleuvait. Il pleuvait toujours. Les Lausannois
Anxieux, regardaient se déverser les nues.
Une angoisse étreignait le cœur des vrais Vaudois.

Là-haut, dans le Jorat, assis devant sa grange,
Sami fume sa pipe et regarde pleuvoir.
Pas moyen de faucher le regain. Ça dérange
Tous ses plans. Mais Sami ne se fait pas du noir
Pour des riens. Il appelle : « Ecoute-voi, Marianne,
Par ce temps, tout de même, on ne fait rien par là.
Que dirais-tu d'aller faire un tour par Lausanne,
Visiter le Comptoir ? C'est mercredi. Voilà
Le Conseil fédéral qui fera sa tournée.
Ça me ferait plaisir de le voir. »
— Eh ! mon té !
Dit Marianne, on pourrait bien perdre une journée
Sans regretter son temps.
— Alors, c'est décidé.

Donc, le jeudi matin, la Grise, sous l'averse,
Secouant ses grelots, trottait allègrement.
On arrive bientôt à Lausanne. On traverse
Le Bugnon, le Tunnel. A Beaulieu, vivement,
Marianne et son mari, par le plus court, se rendent.
« Le Conseil fédéral ne veut pas tant tarder,
Dit Sami à sa femme, et bien sûr qu'ils descendent
Tout droit au Carnotset. C'est là qu'il faut aller
Pour ne pas les manquer. »
Toujours obéissante,
La Marianne le suit.
« C'est rudement joli,
Là-dedans, qu'en dis-tu ? Et toutes ces servantes
En costume vaudois, ça fait rude plaisi.
Une demi-bouteille, et du tout bon, ma mie !
Et pis, dis-voi, Marianne, on pourrait bien manger
Un morceau ! Y paraît que là-bas, à la boulangerie,
Y font tout à mesure ; on peut se régaler
Tout chaud. Va voi chercher de ces bonnes salées
Au fromage... Eh ! voilà le cousin Fréderi
De Boussens. On va boire une bonne verrée
Les deux. Qu'en dis-tu, Fréderi ? Tiens ! voici
L'assesseu et sa femme. On va trinquer ensemble.
On sera bien au chaud dans ce coin. On va voir
Arriver ces Messieurs du Conseil fédéral. Y me semble
Que c'est le fin moment. On verra le Comptoir
Après, on a le temps ! »
L'Elise et la Marianne
N'aiment rien tant le vin :
« On s'en va faire un tour
Par là-haut. Y paraît que la tante à la Jeanne
Du Moulin a goûté du café, l'autre jour,
Bon chaud, près de l'entrée, et pour rien. Une tasse
Nous ferait bien du bien. On va vite les deux
Voir si on peut trouver le coin. »
Mais le temps passe.
La Marianne rencontre une nièce, un neveu,
Et l'Elise une tante. Il faut faire une halte
Tous les dix pas.
« Monteh ! nos hommes seront loin !
S'écrie enfin l'Elise. Et le café de malte
Qu'on n'a pas dégusté ! »
Mais là-bas, dans leur coin,
Sami et Fréderi ont vidé leur bouteille.
Et puis, ils ont trouvé des amis. « A présent,
Y s'agit d'écouter de toutes ses oreilles
Et de bien regarder : Voici le Président,
Mossieu Haab. Et voilà Mossieu Chuard qui parle.
Il a bonne façon. C'est un tout bon Vaudois,
Et pis, qu'y parle bien, charrette !
« Ah ! voilà Charles,
Notre boursier, qui entre... Eh ! bien, pour une fois
Qu'on est là tous ensemble à la pinte vaudoise,
Voisins, y nous faut boire à la bonne santé
De nos autorités... Ah ! voici nos bourgeoises !
Alors, vous avez bu ces tasses de café ? »
« Eh là non ! Mais on va retourner, hein, cousine ?
Nos hommes n'ont pas l'air de s'ennuyer de nous ! »
Cette fois, elles vont tout droit vers les cuisines
Et boivent leur café, enfin ! Puis le remous
De la foule les pousse au fond, à droite, à gauche,
Au haut de l'escalier, dans le grand hall vitré.
Et le temps passe vite. Elise se reproche
D'oublier son mari.
« Quelle horreur ! il est midi passé !
Y doit être en souci, y me cherche peut-être !
Retournons voi là-bas, quand même ! »
Fréderi
N'a pas l'air malheureux. Un bon parfum pénètre
Dans la cave où l'on est bien tranquille, à l'abri
De la pluie :
« On a fait préparer la fondue
Pou quatre; arrivez donc, c'est prêt, on vous attend ! »
« Vous êtes toujours là ? Nous qu'on est revenues
Comme ça, par hasard, vous chercher là-dedans !
Mangeons cette fondue, elle a l'air rude bonne !
Après, on ira voir les machines, là-bas,
Tous les quatre...
« Alors non ! Marianne, tu raisonnes
Comme les femmes. Nous, on est trop bien par là.
Tu vois, on est au chaud, on entend la musique,
Les chansons, les discours; c'est tout ce qu'il nous faut
Pour le moment. »
Après une vive réplique,
Les deux femmes s'en vont en maugréant : « Il faut
Les prendre comme ils sont, dit Elise. Ah! ces hommes!
« Lo melhiâo né vaù rein » disait ma mère-grand.
Regarde-voi ces fleurs, et pis ces belles pommes,
C'est des Grand-Alexandre. Et ce raisin qui pend
Comme à la vigne. »
« Et là, on dirait la montagne.
C'est rudement joli, ces plantes, ce chalet.
Ça me fait repenser à la tante d'Antagne,
Tu te rappelles bien, dans le temps, on allait
Au Jeûne, la trouver... »
« Eh ! cette maisonnette,
Y paraît qu'on y vend du thé et du café
Avec du bon gâteau. Tu sais, j'ai la garguette
Comme un séchon. Si j'avais avalé
Quatre poires goïas, ça ne serait pas pire.
Nos hommes font la fête à leur façon. Nous deux,
On va se régaler à la nôtre. Et pour dire
Qui a le plus raison, pour sûr, ce n'est pas eux ! »
La Maison du Soldat est pleine. A chaque table,
On se serre et l'on mange en dégustant son thé.
Puis les deux femmes vont visiter les étables
Où le bétail de choix attend d'être primé.
Et puis, il faut passer dans le hall des machines
Et ne pas oublier la laiterie, au fond.
On goûte le fromage. On trouve des cousines
De Sottens. « Eh ! mon té ! que dites-vous de bon ?
Retournons voi là-bas manger quelques meringues
En buvant du café, pour causer un moment. » gues ! »
« Pour sûr, on a le temps. Nos hommes sont des brin-
« Des pèdzes ! Nous, au moins, on cause sensément. »
Mais pourtant, à la fin, il faut penser à l'heure.
Vers la cantine, ensemble, on va sans se presser.
« Eh ! ti possible au monde ! Il est passé six heures !
Dit Fanny. Mon Ugène est pour sûr engringé !
Quand il est par dedans, y n'aime pas attendre..
Mais bien sûr qu'il aura retrouvé les cousins
A la pinte vaudoise ; on va vite y descendre. »
En effet, ils sont là, cousins, amis, voisins,
La tablée est complète. Et l'on cause et l'on chante.
« Bien sûr qu'y pleut toujours, là dehors, dit Sami.
Revoilà ma bourgeoise ! Alors, tu es contente ?
Tu as tout vu ? »
« Bien sûr que j'ai tout vu ! Ma fi,
Tu sais, Sami, tu es un rude tatipotse,
Et vous aussi cousins... Y ferment le Comptoir ! »
« Déjà ? Ma foi, tant pis ! Y n'y a que les modzes
Et le motoculteur que j'aurais voulu voir. »
« Y faudra revenir pour ça une autre année ;
Qu'en dis-tu, Fréderi ? On a eu du plaisi ! »
« Un rude plaisir, oui !
A chacun son idée !
On a trinqué avec Mossieu Haab, ça suffit ! »

Suzette à Djan-Samuïet.

Repas d'invités. — Mme X. : M. Z., encore un peu de Soissons ?

— M. Z. : Je vous remercie, Madame. Ils sont excellents ; mais je craindrais de faire sauter le canon !

Il a ri. — Il a dû bien rire quand vous lui avez rappelé cette circonstance.

— Oui, il a ri comme une « baleine » qui se « cache à l'eau » en criant : « c'est assez ! »

Un ou deux. — Vous avez un frère, monsieur ?

— Oui, madame, j'en ai un.

— Un seul ?

— Mais, oui, madame.

— C'est étonnant ! Je fis dernièrement la même question à Mlle votre sœur, qui me répondit qu'elle en avait deux.

UN SINGULIER LANGAGE

I

C'EST un fait qui tient de la psychologie des foules, que lorsque plusieurs personnes, de conditions parfois très diverses, se trouvent pendant un temps plus ou moins long en contact, il se forme presque automatiquement un langage spécial, dont les mots, parfois très expressifs, servent à désigner des objets d'un usage très courant. Ainsi en est-il du service militaire.

La troupe réalise parfaitement ce rassemblement d'hommes aux conditions si diverses, aux idées si divergentes. Et nul n'ignore le langage très spécial adopté par les hommes de troupes pour désigner leurs effets d'équipement.

Un fusilier ne parlera jamais que de son *flingot*. Par contre, un tringlot ne désignera pas autrement son sabre que par le mot de *bancal ;* est-ce là une image pour dire qu'à force d'aller à cheval, le tringlot devient bancal, et qu'on le reconnaît à son *bancal ?* Un canonier parlera toujours de son *coupe-choux*. Il est vrai que les canoniers sont fort souvent ordonnances de cuisine. Mais passons. Ce sont là des termes devenus si connus que tout le monde les comprend.

Où la psychologie des foules intervient, c'est lorsque ces hommes rassemblés cherchent des expressions pour désigner par des termes mystérieux pour le commun des mortels un phénomène quelconque :

Ainsi : *Voilà la flotte qui prend des tubes,* signifie : voilà la pluie qui vient. La flotte est une assez jolie image pour désigner la pluie. Mais la flotte qui prend des tubes est peut-être une expression propre à l'artillerie, ou en général aux troupes montées, dont les hommes sont porteurs de guêtres en cuir qui n'ont pas tardé à être appelées des tubes. On voit la suite : prendre des tubes, c'est mettre ses guêtres pour partir. D'où : *la flotte qui prend des tubes,* la pluie qui part ou qui vient.

Une autre expression particulière : *Tiens, le capitaine est encaroubié,* qui signifie : le capitaine est de bonne humeur. En 1918, le peu de fourrages avait obligé notre intendance militaire à faire donner aux chevaux de la caroube, ce fruit légèrement sucré du caroubier. Or, il est avéré que le commandant de certain escadron était fort souvent d'une *humeur de poivre (!).* Il était donc fort naturel que les sous-ordres trouvassent immédiatement une expression sucrée comme la caroube pour qualifier ce fait assez rare de voir le capitaine en heureuse disposition d'esprit.

On se souviendra fort longtemps dans certain village du Pays de Vaud qui eut cette année, à loger une compagnie d'infanterie genevoise, de certaine expression qui vient bien de l'argot : *Tiens, v'là cinq plombes qui tombent de la dégoulinante.* La dégoulinante, c'est l'horloge du village. Les plombes, ce sont les heures. Dire que des heures tombent d'une horloge est une expression fort poétique. Mais aller jusqu'à appeler une horloge une dégoulinante, et des heures des plombes, c'est pousser les choses un peu loin. On trouve, il est vrai, dans certain lexique sur l'argot parisien, le terme de plombe employé à la place d'heure. C'est un terme de bagnard, utilisé dans les prisons par ceux qui sont sous les verrous, *sous les plombs,* pour désigner les heures. C'est là la seule origine possible de ce mot étrange.

Le terme de *niole* employé à la place d'alcool, dérive incontestablement du patois enniolé, qui signifie ennuyé, embêté. Car, boire de la *niole,* c'est ne pas tarder à être *enniolé* par les officiers, et à passer au *star* ou à la *villa des Roses.*

Mais une autre appellation dont il est difficile de trouver l'explication, et que nous ne nous chargerons pas de mettre au clair, c'est la coutume assez répandue d'appeler le capitaine *22,* le premier-lieutenant *21* et le lieutenant *18.* Pourquoi ?

(A suivre.) *R.-H. Reymond.*

SHAKESPEARE EST-IL L'AUTEUR D'HAMLET ?

Les journaux américains nient la paternité *d'Hamlet* à Shakespeare. Les Hollandais sont sceptiques. En Irlande il n'y a pas de doute : le drame qui fait la gloire de l'écrivain anglais serait l'œuvre d'un fils de la verte Erin, d'un poète de Limérick.

Voici d'ailleurs une vieille affiche trouvée dans les archives de Kilkemy :

Théâtre Royal de Kilkemy.

« Par la troupe des comédiens de sa Majesté, le samedi 14 mai 1793, sera représentée, sur la demande de plusieurs respectables habitants de cette savante métropole, au bénéfice de Monsieur Kearus, la tragédie *d'Hamlet,* originellement écrite et composée par le célèbre Dau-Hayes, de Limérick, et insérée par erreur dans les œuvres de Shakespeare. »

Tous les dictionnaires sont unanimes pour attribuer *Hamlet* à Shakespeare. Cependant les dictionnaires peuvent se tromper. Ils se trompent grossièrement lorsqu'ils nous montrent Laure de Noves immortalisée par Pétrarque. Or, Laure, l'amante du poète était fille de Henri Chabeau, seigneur de la Cabrières, d'environ douze ans plus jeune que Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade.

L. M.